

Lettres québécoises

Le désespoir créateur : *La Duchesse et le roturier* de Michel Tremblay

Gabrielle Poulin

Numéro 29, printemps 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/39771ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1983). Le désespoir créateur : *La Duchesse et le roturier* de Michel Tremblay. *Lettres québécoises*, (29), 19–21.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Le désespoir créateur

La Duchesse et le roturier

de Michel Tremblay

*Vous avez ben raison;
le rêve, y a rien que ça
pour vous remettre su' l'piton!*

Au théâtre, Tremblay fait rire. Aux larmes. Rassemblés dans l'obscurité d'un lieu clos dont ils ne peuvent s'échapper, confrontés à des êtres de chair et de sang qu'un dieu apparemment sans imagination oblige à tourner sans cesse sur eux-mêmes, les spectateurs se défendent comme ils peuvent contre les sentiments qui se lèvent en eux et menacent leur propre sérénité: ils rient à fendre l'âme. Chaque fois que le rire éclate dans la salle, les victimes de Tremblay doivent se figer et attendre que le malentendu se dissipe. Ils sont des personnages tragiques et non pas des bouffons. La langue qu'ils parlent, comme les vêtements dont ils sont affublés, collent à leur âme.

Quand ils sont entre eux, sur le Plateau Mont-Royal ou sur la Main, personne ne songe à rire de leur langue, de leurs attitudes, de leurs gestes ou de leurs habits. S'il leur arrive d'être cruels les uns envers les autres, ils peuvent toujours invoquer la «légitime défense». La cuisine, la rue, le café, la boîte de nuit, comme à des personnages de bande dessinée, leur servent de cadres et leur renvoient à la face leurs propres reflets hallucinants et désespérés. L'univers qu'ils habitent est étroit et fermé. Ils le savent dès l'enfance. La cuisine, le corridor, l'escalier, un bout de trottoir. Pourtant, ils ont envie d'autre chose qu'ils ne connaissent

pas. Qui n'existe peut-être pas. Ils ferment les yeux; ils étendent les mains. Rien ni personne ne peut plus les atteindre. Ils sont seuls: ils rêvent.

L'intuition créatrice

Condamnés à errer dans un espace sans épaisseur et sans point de fuite, la grosse

femme, Marcel, Édouard, comme Josaphat-le-Violon et comme Victoire, ces gagne-petit contraints depuis toujours à la promiscuité, refusent de s'évader vers un univers qui obéirait encore aux lois du réel. La vie des autres et le monde d'ailleurs ne sauraient leur inspirer aucune



Photo : Athé

confiance. Le désespoir des personnages des «Chroniques du Plateau Mont-Royal» est absolu. Il s'étend à tout le réel. Il rend suspects même les rêves qui ne visseraient qu'à farder la réalité. L'ailleurs vers lequel ils choisissent de s'évader, Marcel, Édouard et la grosse femme doivent le créer de toutes pièces. Ils ne sauront peut-être jamais nommer cet espace et ce temps inédits qui n'ont rien de commun avec la vie quotidienne, qui transcendent même l'espace et le temps fugitifs et toujours menacés du rêve. À ces prédestinés d'un univers romanesque étrié, le dieu-sans-imagination qu'est Michel Tremblay offre le don le plus inimaginable qui soit, celui de l'intuition créatrice. Tandis que tous les autres personnages: Albertine, Gabriel, Pierrette et Thérèse, Philippe, Richard et celui qu'on n'appelle jamais que «l'enfant de la grosse femme», les amis d'Édouard: Samcette et Adrien, et tous les autres dont même l'imaginaire est né pour un petit pain sont condamnés aux rêves unidimensionnels, les «élus» de Tremblay connaissent l'existence de la porte étroite qui leur permet d'entrer à volonté au royaume de l'art.

La littérature, la musique et le théâtre, comme des aimants, exercent sur eux une irrésistible puissance d'attraction et leur impriment un élan qui les arrache à leur milieu. Pour les garder prisonniers de l'espace réduit et du temps limité de son univers romanesque, Tremblay doit consentir à relâcher sa surveillance. La grosse femme, Édouard et Marcel étouffent dans le pauvre logement de la rue Fabre et dans ces années à jamais figées du milieu du siècle. Ils étouffent dans les romans trop réalistes de Tremblay, «parce que tout est trop petit».

Une révolte absolue

Sans quitter son pauvre logement de la rue Fabre — Tremblay ne le lui permet pas —, la grosse femme cherche dans les romans qu'elle lit l'espace vital qui lui manque. Elle n'écrit pas de romans. Elle ne peut pas changer les lois qui régissent l'univers de son destin. Non, mais sa révolte, pour être moins spectaculaire, n'en est que plus radicale. Avec une douce ténacité, la grosse femme résiste à celui qui cherche à la contenir dans les limites d'un rôle traditionnel. Cette femme dépareil-

lée, cette mère attentive se laisse aller à la tentation et au plaisir de se métamorphoser en héroïne de roman. Elle tourne pour ainsi dire le dos au roman dont elle est un personnage essentiel pour entrer dans des univers romanesques qui auraient dû lui paraître inaccessibles et donc interdits: ceux des grands romans de la littérature française.

Tremblay est obligé d'être patient avec ce personnage qui lui résiste et qu'il cherche à rapatrier. Il y a tout de même des limites! Un romancier québécois des années 80, conscient d'appartenir à une littérature authentique et désormais autonome, a le droit d'exiger que ses personnages se rattachent à une tradition littéraire autochtone. Mais comment, sans la violenter, amener la grosse femme à chercher dans la littérature canadienne-française des années 45 l'espace dont elle a besoin, non pas pour espérer, mais seulement pour continuer à vivre en rêvant. Heureusement, Tremblay peut compter sur un complice merveilleux auquel la grosse femme, parce qu'elle l'aime, ne résiste jamais bien longtemps! Gabriel arrive un jour à la maison avec un cadeau. Il sait que sa femme aime les surprises. Cette fois, il lui apporte un livre dont tout le monde parle comme d'un chef-d'oeuvre. Mais la grosse femme est déçue. Elle qui aime tant lire n'a pas envie de lire «des livres qui se passent icite». Elle avoue à son mari: «C'est niais, hein? Mais de savoir que ça se passe à Saint-Henri, que les personnages nous ressemblent pis que leurs problèmes sont comme les nôtres, ça m'empêche d'avoir envie de le lire... Chus t'habituée à être dépaysée quand j'lis, Gabriel. Chus t'habituée à m'évader un peu partout dans le monde, surtout en France! J'ai l'impression de connaître Paris par coeur, c'est pas mêlant! Mais... retrouver Montréal, la pauvreté pis la guerre qui vient quasiment de finir²...» Enfin, pour faire plaisir à son homme, la grosse femme consent à lire *Bonheur d'occasion*. Tremblay triomphe. Dans un de ces apartés auxquels son lecteur commence à se résigner, le narrateur, bousculant la chronologie, fait un saut de quelques jours, puis de dix ans en avant: la grosse femme devait tellement aimer le roman de Gabrielle Roy qu'elle le ferait lire à tout le monde autour d'elle et, un jour, en le légant à son fils, elle lui confierait:

«Ça a été le livre le plus important de mon existence. Lis-lé. Attentivement. T'as la chance de le connaître à quinze ans. Moé, je l'ai connu à quarante-cinq.»

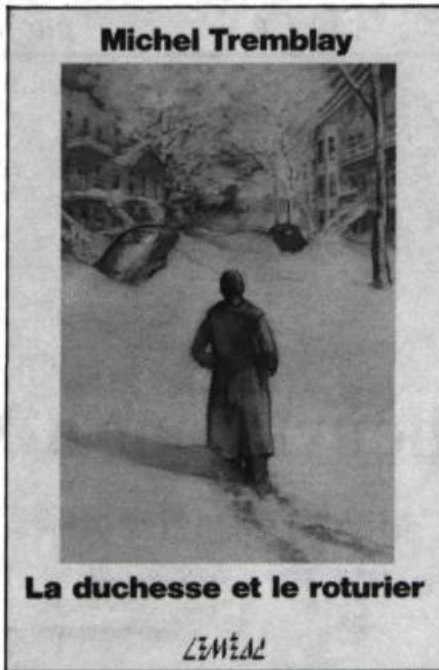
La tristesse qui sauve

L'on peut se demander cependant si *Bonheur d'occasion* n'a pas eu plus d'influence sur l'évolution de l'auteur des «Chroniques du Plateau Mont-Royal» que sur la grosse femme. Celle-ci, sans doute, devait continuer de chercher dans les livres d'ailleurs l'espace qui lui manquait dans sa cuisine, se contentant de pousser un soupir de compassion vers Rose-Anna, l'amie inaccessible, qui se débattait au milieu de problèmes semblables aux siens, de l'autre côté de la montagne. Écrivant dans les années 80, Michel Tremblay a eu la chance, comme l'enfant de la grosse femme, de lire, dès son adolescence, le roman de Gabrielle Roy. Fortement attiré lui-même par le réalisme urbain, il a poursuivi l'exploration de l'auteur de *Bonheur d'occasion*. Mais ses personnages se ressentent des trente-cinq ans qui séparent leur gestation dans l'imaginaire des romanciers. Particulièrement, les trois «élus» de Tremblay qui ne se résignent pas... Sommé de choisir entre l'imagination qui berce et endort et le mensonge qui menace l'équilibre entre le réel et le rêve, Marcel, au désespoir de la grosse femme elle-même, opte pour le mensonge. Il ne saurait renoncer aux sortilèges de la maison où l'attendent toujours les quatre femmes qui lui ont appris les secrets de l'imaginaire créateur. Édouard, quant à lui, brise les derniers liens qui le renaient dans les chemins battus de la sécurité et de la médiocrité. Désormais, il ne se contentera plus de jouer un personnage, il laissera éclater autour de lui l'esprit qui l'habite et chacun verra se lever, sur les pas de la duchesse, l'univers magique qui manquait au roturier.

Certes la grosse femme n'écrira jamais de roman. Romancier des années 80, Tremblay ne consentira même pas à revêtir ce personnage, en qui il met visiblement ses complaisances, du prestige d'un «je» narrateur. Quant aux dons aussi précoces que périlleux de Marcel, il n'est pas sûr qu'ils trouvent non plus les formes qui leur permettraient de sortir de la clandestinité. Quel désenchantement

guette les rêves d'Édouard qui, à l'instar des artistes d'une époque mal aimée, s'exile à Paris? Il est à craindre que les trois élus de Tremblay, qui possèdent pourtant mieux que n'importe quel artiste «arrivé» l'esprit nécessaire à la création des chefs-d'oeuvre de la littérature, de la musique et du théâtre, ne réussissent jamais à donner une forme viable et impérissable aux rêves qui leur permettent d'accepter, sans mourir, voire de défier, jour après jour, les limites de leur milieu dans lesquelles une lucidité trop aiguë leur fait pressentir celles de la condition humaine tout entière.

Malgré leur échec prévisible, ou à cause de cet échec même, ces trois personnages jouent un rôle irremplaçable dans l'univers de Tremblay. Grâce, en effet, au grain de folie qui habite la grosse femme, grâce au courage du petit Marcel qui choisit la «seconde vie», grâce à Édouard qui risque tout pour paraître celui qu'il est, même s'il sait qu'il sera toujours trop tard pour lui, les trois ro-



mans de Tremblay échappent à leurs propres limites formelles. Car l'esprit des trois voyants qui résistent au romancier

est aussi celui qui le contraint à aller au-delà de lui-même, au-delà d'un réalisme depuis longtemps désuet, pour ne pas dire périmé, et à faire apparaître, sur l'univers informe du désespoir, le visage vivant et combien émouvant d'une tristesse espérante. □

1. Michel Tremblay, *La Duchesse et le roturier*, «Chroniques du Plateau Mont-Royal», Montréal, Leméac, 1982, 390 p.
2. *Ibid.*, p. 254-255.

Nouveautés



LES ÉDITIONS DU BLÉ

C.P. 31, Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4

Nouveautés



Le Vent n'a pas d'écho
Roman de Monique Jeannotte
L'histoire de Marie-Claire,
de Bernard, son père, d'Adhémar,
son fiancé, et les deux endroits
— Beloeil (Québec) et Grande-
Clairière (Manitoba) — qui ont
bouleversé leur vie à jamais.
192 pages, 15 x 23cm **8,50\$**



Au Nord du 53e
Souvenirs de Berthe de
Trémaudan. En plus de l'évi-
dent intérêt documentaire,
ce livre fait ressentir
l'engagement émotif de l'auteur
dans l'évocation du Nord.
192 pages, 23,5 x 20cm
64 photos **15,00\$**



Danger... Anglicismes!
du professeur Pierre Monod.
S'adresse tant aux franco-
phones qu'aux anglophones...
tant au public qu'aux élèves
et étudiants.
136 pages, 21,5 x 28cm **8,00\$**

Distributeur au Québec: Fides, 5710, av. Decelles, Montréal, H3S 2C5